

Kareem Rashed: Ton travail englobe une grande diversité d'aspects : événements, produits, spectacles, tes looks. Lorsqu'un nouveau projet se présente, comment sais-tu qu'il est fait pour toi ?

Susanne Bartsch: Je fonctionne à l'instinct. De manière générale, je dois sentir qu'il s'agit d'un travail créatif. Pour moi, la créativité est très importante, elle s'apparente à Dieu : tu as une idée, tu as quelque chose en toi, et tu lui donnes vie. Dès que cela existe, les gens viennent le voir ou y puisent de l'inspiration. Cela leur procure de la joie. Ils voient quelque chose que tu as créé et cela provoque une réaction chez eux. Que cette réaction soit bonne ou mauvaise n'a pas vraiment d'importance. Ce qui compte, c'est de créer. Quand un projet se présente à moi, je suis attirée si j'ai l'impression que je parviendrai à créer quelque chose de nouveau, que je pourrai y apporter ma touche personnelle.

KR: Comment est-ce que cela prend forme dans ton esprit ? Par exemple, comment arrives-tu, en voyant un espace brut, à te dire « je vais organiser un cabaret ici » ? Ou alors : « Je vais placer une installation ici .»

SB: Je suis très attentive à l'énergie, à ce que je ressens. Par exemple : « Oh, c'est un lieu pour flirter. » Ou encore : « Il se dégage une sensation de froid de cet endroit. » La plupart des projets que je réalise visent à réunir les gens. C'est une de mes vocations : je rassemble les individus. Par conséquent, savoir comment le lieu va « fonctionner » avec des personnes à l'intérieur, c'est très important, puisqu'en définitive, tu peux passer des lustres à aménager un espace, mais ce qui compte, c'est que les gens se déplacent et puissent faire l'expérience de ce que j'ai créé. J'aime quand les personnes peuvent interagir. C'est ça, mon truc, depuis toujours : rassembler des cultures très différentes, comme les scènes *ball room*, *drag* et *trans*, le monde de l'art et de la mode, l'esprit *uptown* et *downtown*.

KR: Et tu parviens à le faire d'une manière nouvelle à chaque événement que tu crées. Comment ces idées prennent-elles forme ?

SB: Hier, j'ai visité un espace. Juste avant la piste de danse, il y a une petite salle très sympa. Quand j'y suis entrée, j'ai visualisé six filles blondes d'aspect similaire, nues, tenant de longs fume-cigarette – quelque chose comme : « les années 20 rencontrent aujourd'hui 2050 ». J'ignore d'où m'est venue cette image. Il n'y avait même pas encore de mobilier dans la pièce. Elle avait un plafond très haut ; une couche de laque

rouge sang mat recouvrait les parois. Et tout à coup, je me suis dit : « Voilà ce que je ferais ici. »

Je ne planifie rien, en fait. Récemment, quelqu'un a m'a dit quelque chose concernant ma façon de travailler, dont je n'avais pas vraiment conscience jusque-là : « Je ne sais pas comment cela fonctionne, mais j'ai compris, que tu visualises l'événement avant qu'il se produise ! » Et c'est vrai. Je ne suis pas devin, je ne prédis pas l'avenir. En revanche, je sais à quoi va ressembler un espace, un look, un événement. Parfois, c'est un peu compliqué, parce que les gens ne savent pas ce que j'ai en tête et ne comprennent peut-être pas quand je l'explique, mais ça ne fait rien ». Je n'aurais jamais pu visualiser la scène avec les six filles si je n'avais pas vu la pièce en question. Si quelqu'un m'avait dit « il y a un vestibule dans cet espace qui pourrait t'intéresser », l'image ne serait pas apparue dans mon esprit. C'est presque comme si je faisais connaissance avec les murs et que ceux-ci me racontaient quelque chose.

KR: Tes événements, tes projets liés à la mode adoptent des formes très diverses. Quelles sont pour toi les caractéristiques récurrentes de ton style ?

SB: J'aime quand il y a beaucoup d'une chose. Une de mes sources d'inspiration favorites, c'est le carnaval de Rio, à cause de cette avalanche de plumes turquoises qu'on peut y voir. Chaque école exhibe des plumes d'une même couleur – il y en a à perte de vue. Par exemple, le turquoise et le jaune peuvent constituer le signe distinctif d'une école, alors tout le monde portera ces couleurs-là. Du coup, quand on est dans les gradins, on les voit arriver de loin. Cela me ressemble tellement ! Comme pour l'événement du Delano [hôtel à Miami, fête de la Saint-Sylvestre 1999] : ils ont douze arbres, comme une sorte de verger, et je les ai décorés, du premier au dernier, sur toute leur longueur, avec d'épais rubans argentés de Mylar métallisé. L'effet était surréaliste. C'était tout simple, juste des rubans Mylar, mais il y en avait une énorme quantité et le spectacle était époustouflant.

KR: Pour moi, c'est un peu la marque de fabrique de Susanne Bartsch : pousser le volume à fond – jusqu'à l'extrême ou jusqu'au contraste extrême.

SB: C'est exactement ça. Et j'aime bien apporter une touche d'élégance à mes projets, aussi ; ce côté chic, tu sais ? Ce que je perçois comme ringard ne le sera pas pour quelqu'un d'autre, mais même les gens qui aiment le ringard, s'ils voient un motif connu quoiqu'appâté selon ma vision – un truc bien fait –, ça va les faire réagir. Ils vont percevoir la différence, même s'ils ne s'exclament pas pour autant : « Ça, c'est une meilleure version de ce truc kitsch que j'aime bien ! » Je fuis la norme ; j'aime créer des produits que tout le monde connaît, mais présentés d'une manière inédite. Par exemple, si je collabore avec un performer de strip-tease burlesque, ça ne tourne jamais autour du sexe. Je ne veux pas d'un artiste

qui se contente de se déshabiller et d'avoir un corps incroyable. Je veux que la personne agisse d'une manière qui te prendra au dépourvu, comme peindre avec son pénis ou préparer des sandwiches au beurre de cacahuète en pratiquant la position de l'aigle royal. L'idée, c'est d'amener les gens à poser un regard nouveau sur les choses. Comme ce fut le cas avec Joey Arias : il avait déjà son spectacle, mais je lui ai demandé d'enfiler une robe pour se transformer en Billie Holiday, et alors sa performance a atteint un autre niveau. Des spectacles de burlesque, il y en a des tonnes, alors pourquoi le mien est-il si populaire ? Parce qu'on y voit des performers de burlesque aller au-delà de ce à quoi les spectateurs s'attendent de leur part.

KR: Une grande partie de ton travail tourne autour de l'esthétique. Selon toi, est-ce qu'il existe un bon et un mauvais goût ?

SB: Oui et non. Quand je travaille sur une tenue, je ne tombe jamais dans le vulgaire, sinon je ne me sens pas bien quand je la porte. Mais il arrive qu'on voie quelqu'un dont l'apparence est exagérée, ringarde, et c'est tellement mauvais que cela en devient bon. Il faut juste réussir son coup. L'énergie, chacun en a, et c'est la chose la plus puissante dont nous disposons dans nos vies. Se triturer les méninges, ça peut tout faire capoter ou, au contraire, nous amener à un super résultat – la clé est dans la réflexion. De manière générale, dans la vie, si tu as une bonne énergie, tu te sens bien. Et de l'énergie, j'en ai ! Je peux la transmettre aux gens et les rendre vraiment joyeux, je le sais. Quelqu'un me l'a dit quand j'avais environ 16 ans : j'ai du charisme et, quand je rentre dans une pièce, je peux faire en sorte que tout le monde se sente vraiment unique et important. De la même manière, je peux entrer dans un lieu et ne rien faire du tout. Personne ne se sentira mal, néanmoins je n'aurai pas d'énergie positive en retour. Je ne crois pas être une exception, mais il est vrai que je suis très consciente de ce potentiel. C'est un super-pouvoir.

Je tiens à transmettre cette énergie à autrui, et mon apparence m'aide à décupler l'effet que je produis. Si je débarque à une fête habillée comme je le suis maintenant, je n'éprouverai pas cette sensation dont je parle. Mes tenues et la création d'environnements pour mes événements – tout ce que je fais, à vrai dire – réveillent cette énergie et me permettent ainsi d'en donner davantage aux autres. M'habiller et m'exprimer au travers de mon apparence constituent pour moi des outils de travail, grâce auxquels je peux réaliser ce qui me plaît le plus : faire en sorte que les gens autour de moi se sentent bien. Quand je vois des gens contents, je suis contente moi aussi. Donc, en définitive, j'en profite de manière égoïste. Je n'oublierai jamais le jour de mon premier spectacle au Roxy, *New London in New York* [1983]. C'était le premier show de mode que je faisais – mon tout premier événement, en fait. Je suis arrivée et j'ai vu la queue de personnes qui attendaient devant l'entrée : elle faisait deux fois le

tour du pâté de maison ! Éprouver cette ivresse face à la foule venue là pour faire l'expérience de quelque chose que j'avais créé, c'était juste incroyable. Ça te booste à fond. Tu as une idée, tu es super enthousiaste, puis les éléments se mettent en place à l'intérieur de toi et tu donnes finalement vie à cette idée, et tout à coup, d'autres personnes se mettent à vibrer avec toi ! C'est un magnifique cadeau.

KR: La plupart des projets que tu réalises échappent à ton contrôle, d'une certaine façon. Tu ne t'occupes pas de la musique, tu n'es pas l'artiste qui se produit sur scène ; ton rôle consiste à assembler tous ces éléments. Quelle place laisses-tu à l'imprévu ?

SB: C'est l'imprévu qui fait le charme de l'exercice. J'aime ça. Voilà pourquoi je ne suis pas fan des répétitions : je ne tiens pas à ce que l'événement soit parfait. Si quelqu'un débarque sur scène au mauvais moment, c'est en ordre. Prends par exemple *New London in New York*, justement : tout a complètement foiré. La musique était à fond et, en guise de ligne de démarcation entre le public et les coulisses, il n'y avait que des rideaux, rien n'empêchait le son de passer, et du coup on n'entendait rien du tout à l'arrière de la salle. Je criais « Leigh Bowery ! Leigh Bowery ! » et c'est l'équipe de BodyMap qui débarquait sur scène. C'était le chaos. Mais c'est cela qui a fait le succès de la soirée et l'énorme engouement autour de celle-ci. Personne ne savait que c'était involontaire. Ils ont pensé que c'était ça, le truc, une sorte de spectacle de mode totalement moderne, parce qu'ils avaient l'habitude de défilés très ordonnés, à la Calvin Klein.

Quand les choses ne se passent pas comme prévu, j'aime bien travailler avec cela. Pendant le spectacle avec Mugler, par exemple, je suis tombée à cause des chaussures qu'il m'avait fait porter : des sortes de patins à glace. Je n'étais pas très stable sur mes jambes et, forcément, au moment de quitter le podium je me suis étalée de tout mon long et ma perruque s'est détachée. Qu'est-ce que je pouvais faire ? Je suis descendue du podium en rampant et me suis mise à bouger les jambes. Il n'y avait que ça à faire.

KR: Avec les événements *New London in New York* [1983] et *London Goes to Tokyo* [1984], tu as donné une tribune à de jeunes stylistes. Voilà qui est peu commun pour une petite boutique.

SB: Je vais être honnête. Voici comment les choses se sont passées. Comme toujours, je n'avais rien prévu à l'avance quand j'ai décidé d'ouvrir le magasin. J'avais déménagé à New York et personne n'y créait des looks comme nous les faisons à Londres, alors j'ai décidé d'importer les pièces qui me manquaient. C'était en juin, il me semble, lorsque j'ai trouvé un local à SoHo, puis, aux alentours d'août ou de début septembre, John Duka, du *New York Times*, est venu me trouver avant même que je n'aie inauguré le magasin. Je lui ai montré quelques échantillons et lui ai expliqué : « Toutes ces pièces ont été faites par de jeunes stylistes anglais. Certains d'entre eux n'ont

même pas leur propre business. Ils travaillent encore dans l'ombre, dans des maisons de design. Celui-ci, par exemple, est à l'université. BodyMap est encore à l'école. » John Duka m'a répondu : « C'est incroyable ! C'est de la *street fashion* [mode de la rue] ! » C'est lui qui a inventé l'expression. La veille de l'ouverture du magasin, j'ai eu une page entière dans l'édition du soir du *New York Times*, c'était la première fois que la rubrique mode du Times consacrait une page entière à une personne.

Voilà comment mon business a décollé. Donna Karan, Norma Kamali et d'autres : elles venaient toutes faire leurs emplettes chez moi, et la mode anglaise a soudain explosé. De Saks à Charivari, de Bergdorf Goodman à Barneys New York, de Bloomingdale's à Ultimo, à Chicago, en passant par Maxfield à Los Angeles, tout le monde ne jurait plus que par ça et allait voir ce qui se faisait à Londres. J'étais inquiète à l'idée de ne pas faire le poids face à ces géants, alors j'ai pris le parti d'offrir un contrat aux stylistes. Je ne savais même pas comment m'y prendre, que ce soit du point de vue technique ou financier, mais je suis allée à Londres et j'ai rendu visite à dix-huit artistes, dont Leigh, Galliano, Stephen Jones et Judy Blame. Je leur ai dit : « J'organise un spectacle à New York. Je souhaite vous représenter. Je vais avoir un espace à disposition. Vous venez et vous montrez ce que vous voulez. Chacun aura trois minutes de scène. » Et ils sont tous venus. L'idée n'était pas tant de servir de vitrine à mes stylistes, mais plutôt : « Comment vais-je survivre à cet immense raffut que j'ai involontairement déclenché ? » Et c'est comme ça que j'ai fait affaire avec plus ou moins tout le monde.

L'équipe de l'édition japonaise de la revue *Women's Wear Daily* a entendu parler de moi. Ils m'ont dit : « Nous voulons travailler avec vous. » Nous nous sommes retrouvés à Tokyo pour faire un spectacle sur trois jours. L'ambassadeur britannique et le premier ministre japonais sont venus, puis Leigh Bowery a débarqué en caleçons, accompagné de Trojan et de Rachel [Auburn]. Ils étaient fesses à l'air et portaient un tablier. Ils n'arrêtaient pas de se pencher en avant, on voyait leurs testicules. Dieux du ciel, quel scandale ! Donc, voilà, la raison pour laquelle j'ai organisé ces spectacles est simple : je voulais protéger ma marque. Mais je n'avais rien planifié : tout s'est passé de manière très organique, comme avec tout ce que je fais.

KR: Même si au départ ce n'était pas ton intention, tu as finalement offert une rampe de lancement à de nombreux talents peu représentés à l'époque. C'est une sorte de thématique récurrente dans ta carrière.

SB: C'est la même chose avec tout ce que je fais : ce sont les êtres humains qui motivent mes projets. Voilà pourquoi j'aime offrir une plateforme à toutes ces personnes et être ouverte à tout ce qui se passe culturellement. Je suis une pionnière, c'est certain. Je l'admets enfin. Soyons

réalistes : j'ai été précurseur dans tellement de domaines. Même l'émission *RuPaul's Drag Race* ! Quand j'ai débuté, le mouvement des drags n'était pas bien vu. Je les ai présentées dans un contexte différent et, grâce à des événements comme le *Love Ball*, j'ai contribué à faire passer le mouvement dans le mainstream. J'ai ouvert la voie et RuPaul s'est chargé de faire le reste. De la même manière, la scène house était très isolée, et le sida y avait fait des ravages. Je suis allée à Harlem pour rencontrer ces gens, et ils étaient fantastiques. Avec le *Love Ball*, je les ai rendus populaires et, en même temps, cela a permis de mobiliser du monde pour faire face à la crise du sida. C'était le début de la vague, tout n'était que douleur et pertes, personne ne faisait quoi que ce soit pour donner de l'espoir aux gens. Je ne dis pas que j'ai inventé le *voguing* ni que j'étais la première à lever des fonds pour lutter contre le sida, mais tu vois ce que je veux dire, n'est-ce pas ? J'ai mis en branle tellement de mouvements culturels. Et les personnes transgenres ? Dans les années 80, déjà, j'employais une vendeuse noire transgenre dans mon magasin.

KR: Il y a tellement de jeunes, aujourd'hui, qui réalisent des looks incroyables, mais ils le font pour Instagram ou TikTok, ils ne sortent pas de chez eux avec. Il n'y a aucun mal à cela...

SB: Non, en effet.

KR: En revanche, je me demandais : en quoi est-ce que l'expérience physique de te retrouver à l'extérieur de chez toi et d'interagir avec des gens joue un rôle important pour tes looks et tes créations ?

SB: Eh bien, c'est une question très intéressante : il n'y a encore pas si longtemps, ma réponse aurait sans doute été différente. Internet, Instagram et TikTok sont très importants. Jamais je n'aurais pensé dire cela un jour. Il y a du bon et du mauvais. Mais le bon côté, c'est que cela donne de la visibilité à beaucoup de gens. Avant, si une compagnie était à la recherche de talents présentant un profil comme ceux qu'ils avaient pu voir à l'un de mes événements, ils devaient m'appeler pour me demander : « Comment puis-je contacter cette personne ? » Ou sinon, ils devaient consulter un agent, travailler pour obtenir ce qu'ils voulaient. Maintenant, il leur suffit d'aller sur mon compte Instagram et voir ce qui s'y passe. Ils appellent des artistes avec lesquels je travaille et leur disent : « Salut, est-ce que tu aimerais travailler sur... » Et je suis très contente pour eux. Une fille m'a récemment dit qu'elle avait décroché beaucoup de mandats grâce à moi – grâce à mes tags, par exemple. Il y a plein d'opportunités pour les artistes, aujourd'hui, et ça c'est fantastique.

Dans les années 80 et 90, les stylistes venaient à mes événements pour se tenir au courant. Des noms comme Gaultier, Mugler, Galliano ou Margiela débarquaient à mes spectacles pour jeter un coup d'œil, s'inspirer. Aujourd'hui, on n'a plus besoin de faire ça. Il y a Instagram. Mais ces jeunes qui s'affichent sur Instagram, eh bien moi, je peux

leur donner une plateforme dans le monde réel, un espace où ils se sentent en sécurité, où ils peuvent porter un look, réaliser dans la vraie vie tout ce qu'ils auraient normalement présenté sur Instagram. Cela n'a pas de prix, parce que sur Instagram, il n'y a pas d'émotion. À mes yeux, une vraie interaction humaine est plus importante que jamais : de vraies personnes, un véritable contact, regarder les gens dans les yeux et percevoir leur énergie, sentir les autres. Je pense vraiment que c'est essentiel, actuellement, parce que désormais tout tourne autour de : « Ça donne quoi sur Internet ? À quoi ressemble mon compte Instagram ? » C'est accablant.

KR: En ce qui te concerne, y a-t-il une différence entre tes créations pour Instagram et ce que tu crées dans la vie réelle ?

SB: Pour être honnête, 99,9 % de ce qu'on voit sur mon compte Instagram, c'est ce que je suis en train de préparer pour des événements live. Il ne m'est encore jamais arrivé de créer des looks exclusivement pour Instagram. Ce qui est intéressant, c'est que mon travail, créer des looks est désormais considéré comme un art – et à ce titre Instagram m'a aidée. Et à mon avis, c'est aussi à ce niveau que je suis pionnière. On perçoit mon travail comme de l'art, alors que mes créations pourraient être considérées comme de la mode. Cela pourrait juste être une personne vêtue d'une robe et très maquillée. Pour la plupart des gens, s'habiller revient à se dire : « Je dois porter ceci parce que je dois me rendre à tel endroit. » Ou encore : « Voilà ce qu'on porte en cette saison. » Ce que je fais ne va pas dans ce sens, mais alors pas du tout ! Mon corps est comme une toile sur laquelle je peins des œuvres où s'exprime ma personnalité.

KR: Aujourd'hui, il y a tellement de possibilités pour découvrir de nouvelles tendances, s'ouvrir à de nouveaux horizons. Mais bien sûr, tout cela est relativement récent. J'aimerais te demander quelles ont été tes influences durant ton enfance en Suisse.

SB: Je pense que j'ai été influencée par la façon de vivre des Suisses. On doit se lever à 7 ou 8 heures du matin – c'est peut-être la raison pour laquelle je n'aime pas l'idée d'un job avec des horaires fixes : le fait d'être née là-bas, avec cette structure de base. Il y a les Alpes, il y a les vallées, c'est très strict. Les Alpes empêchent quoi que ce soit de passer, et toi tu es enfermée là-dedans et tu es censée te comporter d'une certaine manière. Je me suis rebellée contre ces conventions, qui d'ailleurs ne sont pas propres à mon pays : avoir une maison, une clôture blanche, un compte en banque, une voiture et des enfants. J'ai grandi en sachant que ce n'était pas ce que je voulais.

KR: Comment était ta famille ?

SB: Mes parents étaient très ouverts, très inclusifs. Avec eux, j'ai découvert les fondements de ce qui constitue un être humain : être gentil, et non cruel ; donner et pardonner. Voilà ce que j'ai appris. Et aussi que nous sommes tous des êtres

humains, tous égaux. J'ai grandi portée par cette philosophie. J'ai donc eu la chance de ne jamais avoir à avoir peur de qui je suis ou de ce que je suis. En plus, mes parents avaient du style, ils accordaient toujours de l'importance à notre apparence, à celle de toute la famille : ma sœur, ma mère, mon père et moi.

KR: Une grande partie de tes créations sont éphémères : elles prennent vie pour disparaître aussitôt.

SB: Oui, ce sont vraiment des coups d'un soir.

KR: Aimerais-tu parfois que tes créations soient plus pérennes ?

SB: Pas vraiment, non. Cela dit, ce n'est pas très malin d'un point de vue commercial : l'idéal serait d'avoir un produit. Or le produit, c'est moi. Mais j'aime bien lorsqu'une fête se termine ; les gens s'en vont avec des souvenirs. J'aime l'idée d'être un souvenir. C'est comme une aventure amoureuse : une nuit merveilleuse, puis plus rien, et tu t'en souviens. Cela rend les gens nostalgiques. Je pense que si ta relation reste toujours pareille, la flamme s'éteint un jour ou l'autre. On finit par s'ennuyer. J'aime que ce soit un nouveau défi à chaque fois.

KR: Et avec tes propres looks ? Là aussi, fondamentalement, tu ne te répètes jamais.

SB: Travailler sur mes looks me procure une grande joie, ce n'est jamais une corvée. Ce qui serait pénible, ce serait de reproduire un même look. D'ailleurs, c'est curieux, parce que beaucoup de personnes qui sont connues pour leur style ont précisément, un style qui se répète. Par exemple, Kim Kardashian reste toujours Kim Kardashian, même si elle change de tenue, et c'était le cas aussi pour Marilyn Monroe. Mon style, c'est de ne pas avoir de style. Je donne toujours libre cours à mes envies, et ça m'amuse beaucoup. Parfois je peux être fatiguée ou ne pas avoir le moral, mais il suffit que je m'assieds et que je commence à me coiffer et à me maquiller pour redevenir pleine de vie. C'est un processus d'invention. Tu te dis : « O. K., je vais faire ceci, ou alors je vais faire cela. » Je ne m'en lasse jamais.

KR: Ton style a évolué et s'est nuancé. Quand je regarde des photos de toi dans les années 80, je trouve que ton apparence est presque conventionnelle par rapport à ce que tu fais aujourd'hui.

SB: À l'époque, je m'intéressais surtout à porter des habits que personne n'aurait jamais portés ou que personne n'avait jamais vus nulle part. C'était plus une question de feeling. Après, j'en suis venue à créer des tenues complètes, de la tête aux pieds, et désormais c'est plus le mélange qui m'intéresse. Je m'habille en fonction du maquillage, je dirais. Maintenant, il est davantage question de transformation. Un peu comme Leigh Bowery : il donnait un coup de pinceau par-ci, un autre par-là, et tout à coup il était devenu une véritable sculpture. Je suis pareille. Je ne suis pas Leigh Bowery, mais je suis devenue de plus en plus créative avec ma personne. Tu vois, je ne me contente jamais de porter une perruque achetée dans un magasin, j'enfile rarement une

robe telle qu'elle a été confectionnée. Je me pose toujours la question : « Comment est-ce que je pourrais modifier la pièce ? Comment est-ce que je pourrais la personnaliser ? » Si ma coiffure est très glamour hollywoodien, alors je vais faire en sorte que le maquillage soit futuriste. Si la tenue est très baroque, je vais me faire une coupe punk. J'aime expérimenter. Un nouvel artiste avec lequel je suis en train de travailler a confectionné une robe à partir de sculptures en plastique – c'est absolument génial, mais un vrai cauchemar à enfiler. Je n'y arrivais pas, alors je lui ai dit : « Tant pis ! je vais la mettre sur ma tête. » Pour moi, la mode c'est une chose, mais voir un vêtement et être capable de le transformer, de le rendre unique, c'en est une autre. C'est une forme d'art. Dans les années 70, quand j'étais à Londres, il fallait s'habiller pour faire partie d'une scène particulière : les punks, les rockers, le mouvement New Romantic. Aujourd'hui, il est davantage question d'individualisme.

KR: D'une certaine façon, tu as créé ta propre scène.

SB: J'ai créé ma propre vie. Ce n'est pas telles paire de lunettes ou tel sac que j'ai créé ; c'est un style de vie, un espace où cette pluralité d'éléments coexiste. On pourrait dire que je suis une créatrice de la vie.

KR: Tu as été une muse pour un grand nombre de stylistes et tu as contribué à lancer quantité de carrières. Quelqu'un a-t-il joué un rôle de mentor dans ta vie ?

SB: Deux de mes amis. Paul Reeves, que j'ai rencontré en Angleterre, a vraiment vu du potentiel en moi. Lorsque j'aurais pu rentrer en Suisse, il m'a encouragée à rester. Lui-même était incroyablement créatif. Il avait un magasin, Universal Witness, et tous les rockers – des Rolling Stones à David Bowie, vraiment tout le monde – allait chez lui. L'autre, c'était Patrick Hughes, l'artiste : j'ai déménagé à New York le jour de la Saint-Valentin, pour être avec lui. C'est ici, à New York, avec Patrick, que j'ai commencé à m'épanouir. À Londres, je me contentais de faire partie d'autre chose, de digérer tous ces nouveaux éléments, mais ici, j'ai commencé à faire mes propres trucs. Sinon, de manière plus générale, on peut dire que mes mentors, ce sont précisément les personnes dont j'ai lancé la carrière. Lorsque j'ai vu RuPaul dans une cage de go-go dancing au Savage, j'ai pensé : « Tu es une putain de star ! » On peut dire qu'il fut mon mentor, d'une certaine façon. Leigh Bowery, Mathu Anderson, Zaldy, Galliano... il y en a tellement ! De la même manière que j'avais contribué à les faire décoller, ils étaient mes mentors en faisant partie de ma vie et en m'ayant donné l'opportunité de reconnaître leur talent. C'est grâce à eux que je me suis aperçue que, vraiment, j'avais « le coup d'œil ».

KR: Depuis le début, tu t'attaches à métisser les groupes, à braver les étiquettes. À ton avis, qu'est-ce qui, chez toi et dans ton travail, attire cette diversité de personnes qui, en théorie, ne sont pas censées aimer les mêmes choses ?

SB: La réponse est probablement très simple : je les englobe tous, les jeunes de Brooklyn, les dames d'Uptown Manhattan, les excentriques, les gens conventionnels de New Jersey et toutes celles et tous ceux qui se trouvent quelque part entre ces catégories. Avec moi, les gens savent qu'ils vont être acceptés – tout le monde est sur un pied d'égalité. C'est un peu comme quand tu vas au cinéma et qu'on te demande de porter des lunettes 3D : tout le monde le fait, et si tu ne le fais pas tu vois flou. Peu importe qui tu es, si tu viens à l'un de mes événements, tu portes les lunettes : le prix d'entrée, c'est l'acceptation. Les choses de ce monde sont éphémères. En qualité d'êtres humains, il me semble, nous éprouvons toutes et tous le désir profond d'établir le contact avec autrui, d'appartenir à quelque chose. Peut-être que je bouscule certaines personnes, que je les éloigne de leur zone de confort, mais je pense que même les gens les plus étroits d'esprit portent en eux de la curiosité ; s'ils sont fermés, c'est parce qu'ils n'ont pas été exposés à l'altérité. Voilà pourquoi je crée un espace où toutes les cultures ont la possibilité de s'exposer les unes aux autres, où les gens peuvent sortir de l'environnement que constitue le monde dans lequel ils vivent, quel qu'il soit, ou dans lequel ils pensent vivre. Fondamentalement, c'est de cela qu'il s'agit.

Kareem Rashed est rédacteur en chef, écrivain et styliste établi à New York. Il a notamment travaillé pour *Vogue*, *Elle*, *Surface* et *Sotheby's*.